



## Les Destinées d'Asher

### Questions sans réponse

OPHIR LEVY

Dans *Questions for My Father*, série de tableaux minimalistes initiée en 2007, l'artiste américain Karl Haendel adresse à son père une cinquantaine de questions disposées sur la toile les unes après les autres, sans hiérarchie apparente, parmi lesquelles : « Pourquoi as-tu décidé d'avoir des enfants ? À quel point as-tu été près de me frapper ? As-tu déjà songé à te suicider ? Es-tu déjà allé voir une prostituée ? As-tu déjà voté pour un Républicain ? » En 2011, cette litanie prend la forme d'une courte installation vidéo dans laquelle une dizaine de trentenaires reprennent à leur tour ce type de questions face caméra. Dans ses multiples déclinaisons, le projet de Karl Haendel se constitue lui-même comme un lieu où une parole filiale trop longtemps réprimée trouve à s'épancher tout en restant fermement contenue grâce au cadre du tableau ou de l'écran. Il s'agit en somme de dispositifs qui font de ces interrogations, enfin formulées, un acte performatif de conquête de soi, sans ignorer pour autant que toutes ces questions demeureront sans réponse.

En demandant à ses élèves de travailler sur la signification et sur la forme des questions imaginées par Karl Haendel, le jeune professeur de littérature des *Destinées d'Asher*, Rami, espère sans doute les encourager à s'affirmer comme sujets, au sens grammatical et existentiel du terme. C'est précisément cette trajectoire que dessine le film en suivant Asher, garçon impulsif et impatient de 17 ans, dont les accès de colère au lycée n'ont d'égal que sa faculté d'encaisser les brimades d'un père pourtant aimant. Ce dernier le destine à reprendre l'entreprise familiale – le titre original du film, *Pigoumin*, « échafaudages » en hébreu,



Le mouvement frémissant d'une conscience qui naît à elle-même (Asher Lax)

renvoie aussi bien aux chantiers sur lesquels Asher travaille après l'école qu'à l'idée selon laquelle il est lui-même en construction. Aux antipodes d'un père qui ne cesse de le déconsidérer (« Ton jugement négatif pesait dès le début sur toutes mes idées indépendantes de toi en apparence », écrivait Kafka dans sa fameuse *Lettre au père*), Asher trouve en son professeur de littérature un adulte qui lui témoigne de la considération.

S'inspirant de son expérience d'enseignant, le réalisateur Matan Yair a souhaité en restituer le rythme, les tensions et les moments d'authentique transmission au plus près des conditions concrètes dans lesquelles il l'a vécue : c'est-à-dire en tournant dans son lycée d'Herzliya, près de Tel Aviv, avec ses anciens élèves. Les jeunes comédiens amateurs sont, à l'image du film, d'une justesse remarquable, tant la désinvolture arrogante des cancres accompagne leur conviction profonde qu'ils n'ont de valeur aux yeux de personne. Au caractère « hérissé » et imprévisible d'Asher répond une caméra à l'épaule alerte, disponible aux brutales ruptures de tempo et aux emportements soudains du personnage. La beauté des légers tremblements de cette caméra portée réside avant tout dans le fait qu'elle épouse, et nous fait éprouver visuellement, le mouvement frémissant d'une conscience qui naît à elle-même.

Peu avant de se suicider, Rami avait lu en cours des passages d'*Antigone* de Sophocle, pièce dans laquelle l'héroïne risque sa vie pour défendre la mémoire d'un mort. Comme investi d'une mission, Asher va lutter pour que son professeur ne soit pas oublié trop vite, tout en se confrontant à l'opacité d'un acte inexplicable (que valent les leçons, se demande l'adolescent, d'un homme n'ayant pas eu le courage d'affronter le monde auquel il prétendait nous préparer ?). Par le scandale même de ce geste qui demeurera énigmatique, Asher découvre en lui, comme léguée par son professeur, la nécessité impérieuse de s'interroger. Au point que dans l'ultime séquence du film, sobre et poignante, la série de questions sans réponse qu'Asher ose adresser à son père acquiert, du fait de sa forme litanique, la force d'un réquisitoire. ■

#### LES DESTINÉES D'ASHER

PIGOUMIN

Israël/Pologne (2017). 1 h 33. Réal. et scén. : Matan Yair.

Dir. photo. : Bartosz Bieniek. Dir. art. : Nitzan Zifrut.

Son : Mateusz Adamczyk, Sebastian Witkowski. Mont. : Dov Steuer. Prod. :

Gal Greenspan, Roi Kurland, Stanisław Dziedzic, Moshe Edery, Leon Edery.

Cies de prod. : Green Productions, Film Produkcja, United King Films.

Distr. fr. : Les Acacias.

Int. : Asher Lax (Asher), Ami Smorlachik (Rami),

Yaacov Cohen (Milo), Keren Berger (Shira).

Voir aussi n° 677-678, p. 95, Cannes 2017 et n° 685, p. 73.

Sortie le 28 mars

